

I'm not There! Une vie — et quelle vie!

Im not There : les vies de Bob Dylan, États-Unis / Allemagne
2007, 135 minutes

Claire Valade

Number 252, January–February 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58953ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Valade, C. (2008). Review of [I'm not There! Une vie — et quelle vie! / *Im not There : les vies de Bob Dylan, États-Unis / Allemagne* 2007, 135 minutes]. *Séquences*, (252), 45–45.

I'M NOT THERE

Une vie — et quelle vie !

Todd Haynes est l'une des bêtes les plus curieuses du cinéma américain contemporain. Il avait ébloui la critique en 2002 avec son sublime *Far From Heaven*, hommage aux mélodrames de Douglas Sirk, à des lieux de son film précédent, *Velvet Goldmine* (1998), fantaisie musicale sur le glam rock et son époque. Autant ce dernier était éclaté et bouillonnant, autant l'autre était tout en linéarité et en retenue, prouvant que le cinéaste était capable de s'attaquer tant au chaos narratif qu'au récit bien ordonné. Avec son nouveau film, il retrouve avec une maîtrise et une assurance indéniables ses amours musicales. Si *Velvet Goldmine* déguisait à peine David Bowie et Iggy Pop au cœur de l'histoire d'un jeune fan découvrant le monde excessif de ses idoles, *I'm Not There* annonce d'emblée son inspiration, Bob Dylan. Pourtant, on est loin des *Walk the Line* et autres *Ray*, biographies musicales si populaires ces dernières années. Visiblement, Haynes n'a rien perdu de sa singulière vision d'auteur...

CLAIRE VALADE

Évocation de la vie de Bob Dylan, mais surtout évocation d'une certaine idée du personnage Dylan, *I'm Not There* se veut à la fois collage, allégorie et hommage. Tout sauf une biographie. En tout cas, pas dans le sens premier du mot. S'amusant à imaginer Dylan, Haynes s'inspire de ses chansons, d'une fabuleuse diversité et de la personnalité de cette figure mythique, et ce, dans ses moindres aspects, à la fois complémentaires et contradictoires — chanteur, poète, artiste, célébrité, revendicateur, *born-again Christian*, époux volage, et tant d'autres encore.

Les faits, les dates clés de la chronologie dylanienne sont-ils vérifiés ? Haynes s'en fout éperdument. Y a-t-il des anachronismes, des pirouettes narratives ? Absolument. Et il y a aussi du vrai, pourtant, dans ce film chaotique et échevelé, à l'image de Dylan lui-même. Seulement, Haynes y attache autant d'importance qu'à son Dylan inventé, créant ainsi une créature hybride à cheval entre le monde réel et le monde irréel, celui de l'art, du cinéma à l'état pur. Délibérément, Haynes ne mentionne jamais le nom du chanteur, préférant plutôt personnifier son Dylan sous les traits de six acteurs qui incarnent une version de l'homme et de l'artiste. Et c'est là l'essence et la force de ce film aussi curieux que fascinant, aussi mystérieux que déroutant.

Haynes crée ainsi une mosaïque baroque drôle et méditative qui, tout en inventant clairement de toutes pièces un Dylan fictif, n'en est pas moins plus proche de l'esprit et du génie de celui-ci...

Donnant à chacun de ses faux Dylan une personnalité propre, Haynes emprunte l'aura d'autres figures célèbres (Rimbaud / Ben Whishaw, Guthrie/Marcus Carl Franklin, Billy the Kid / Richard Gere), ou crée une aura propre aux caractères dominants de Dylan. Ainsi, Jack Rollins (excellent Christian Bale) est le Dylan des débuts, celui des cafés de Greenwich Village qui s'inscrit dans le mouvement folk et chante des *protest songs*. Robbie Clark (charismatique Heath Ledger) est un acteur qui a interprété Rollins dans un film biographique très populaire et qui devient à son tour une version du personnage, celui de l'homme de famille raté. Enfin, Jude Quinn est le Dylan superstar de la chanson, bête médiatique blasée à la répartie et à l'ironie faciles. Interprété par une incroyable Cate Blanchett, qui disparaît littéralement derrière

le personnage avec une aisance époustouflante, il est le centre du film, celui qui ancre toutes les autres incarnations.

Autour d'eux gravite aussi ceux et celles qu'on reconnaît aisément comme étant les contemporains de Dylan, qui l'ont fréquenté, influencé, aimé : sa complice de la scène folk, Joan Baez / Alice Fabian (Julianne Moore, toujours juste), sa première épouse, Sara / Claire (magnifique Charlotte Gainsbourg, qui continue à se découvrir une nouvelle profondeur dans l'authenticité et la sensibilité), son égérie, Edie Sedgwick / Coco Rivington (parfaite Michelle Williams), mais aussi Allen Ginsberg, les Beatles, et tant d'autres. Et pour raconter sa folle histoire, Haynes a recours à une foule

de trucs cinématographiques, portant une attention méticuleuse aux détails sur tous les plans (direction artistique, costumes, photographie, etc.), maniant genres et styles avec brio, entremêlant couleurs riches et noir et blanc impeccable, technicolor et filtres, faux documentaire et *road movie*, yéyé et rock and roll en un véritable kaléidoscope d'images et de scènes qui se succèdent dans un chaos contrôlé empreint de respect.

Haynes crée ainsi une mosaïque baroque drôle et méditative qui, tout en inventant clairement de toutes pièces un Dylan fictif, n'en est pas moins plus proche de l'esprit et du génie de celui-ci que n'importe quelle biographie traditionnelle et parfaitement linéaire n'aurait pu l'être.

■ **I'M NOT THERE: LES VIES DE BOB DYLAN** — États-Unis / Allemagne 2007, 135 minutes — Réal. : Todd Haynes — Sén. : Todd Haynes, Oren Moverman — Images : Edward Lachman — Mont. : Jay Rabinowitz — Son : Gabriel J. Serrano, Leslie Shatz, Robert Jackson — Dir. art. : Judy Becker — Cost. : John A. Dunn — Mus. : Bob Dylan — Int. : Marcus Carl Franklin (Woody Guthrie), Ben Whishaw (Arthur Rimbaud), Christian Bale (Jack Rollins/Pastor John), Heath Ledger (Robbie Clark), Cate Blanchett (Jude Quinn), Richard Gere (Billy the Kid) — Prod. : Christine Vachon (Killer Films), James D. Stern (Endgame Entertainment), John Goldwyn (John Goldwyn Productions), Jeff Rosen (Grey Water Park Productions), John Sloss — Dist. : Alliance Vivafilm.



Une aisance époustouflante